

Propos recueillis par Roxana Azimi

CHRISTIAN BERST, GALERISTE

« Il est désormais possible de défendre la spécificité de l'art brut partout »

Le galeriste parisien Christian Berst vient d'inaugurer une galerie d'art brut à New York, dans le quartier de Bowery. Il répond à nos questions.



Roxana Azimi Vous venez d'ouvrir une galerie à New York. Est-ce à dire que le marché américain est primordial pour l'art brut ?

Christian Berst Il est surtout primordial de défendre l'art brut partout où c'est utile et nécessaire. Notre présence à New York permet à la fois d'élargir l'audience et d'entamer un dialogue fructueux avec l'une, sinon la scène

artistique la plus vivifiante. Pour preuve, nous y avons à peine posé nos valises que nous avons déjà noué des relations avec des éditeurs et des institutions pour des projets de livres et d'expositions. D'ailleurs, comme à Paris, nous y programmerons également des tables rondes, projections, conférences, etc.

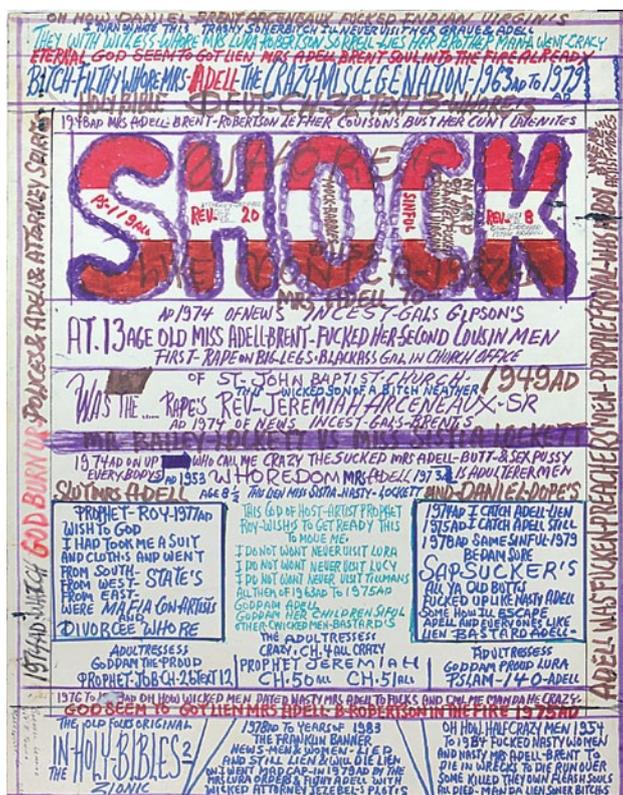
Vos confrères new-yorkais défendent plutôt la nébuleuse indéterminée de l'outsider art. Quelle différence faites-vous entre l'art brut et l'outsider art ?

J'ai pour habitude de dire que si l'outsider art est devenu une galaxie, l'art brut en demeure le soleil. Néanmoins, ce terme a fini par s'imposer dans le monde anglo-saxon pour désigner aussi l'art brut, générant une grande confusion dans les esprits.

L'outsider art inscrit cet art à la marge, mais à la marge de quoi ? Les questions que nous pose l'art brut ne sont-elles pas plutôt centrales, essentielles ? La métaphysique de l'art, le sens profond de la pulsion créative de l'homme, ce que cela traduit de notre rapport au monde, ce ne sont pas là des interrogations marginales. Pour en revenir au terme lui-même, il est né à la fin des années 1970 pour figurer sur la couverture du premier livre en anglais consacré à l'art brut. L'éditeur avait

Vue panoramique de la Galerie Christian Berst à New York. Photo : D. R.

Prophet Royal Roberston, *Sans titre*, 1990, stylo à bille, gouache et marqueur sur papier, 71,5 x 56 cm, 1990. Courtesy Galerie Christian Berst.



l...

CHRISTIAN BERST,
GALERISTE

SUITE DE LA PAGE 07 pensé que c'était plus vendeur.

L'ennui, c'est qu'au fil du temps, cette appellation a fini par recouvrir un champ si large que plus personne ne s'y retrouve. Aujourd'hui, on nous présente sous ce label à peu près tout ce qui n'est pas *stricto sensu* de l'art contemporain.

On y enrôle le premier autodidacte venu, fut-il professionnalisé, actif sur les réseaux sociaux, doté d'un site Web, courtisant les galeries. Si, en plus, il produit une œuvre qui fait vaguement écho à l'imagerie d'Épinal de l'art brut, ses chances augmentent d'être considéré comme un outsider.

À New York, vous allez confronter l'art contemporain à l'art brut. Quels seront vos critères dans le choix des artistes contemporains ?

Il s'agit de créer les conditions pour repenser l'art en tenant compte de l'apport de ces créations nées aux confins de l'intime. Mais je n'imagine pas qu'on puisse le faire sans initier des confrontations, sans examiner les zones de chevauchement.

Notre espace new-yorkais sur deux niveaux s'y prête merveilleusement.

Pour chaque exposition, nous inviterons un artiste contemporain dont le travail entre en résonance avec notre programmation. Nous tenons beaucoup à ce dialogue. Harald Szeemann, Jean-Hubert Martin, Antoine de Galbert ou Massimiliano Gioni nous ont montré la voie. À nous de poursuivre. Nous présentons actuellement Joy Drury Cox et nous prévoyons de montrer Cathryn Boch, Austin Eddy et Robert Beatty. Le temps est révolu où chacun pouvait pérorer sur l'art en ne tenant pas compte de ce qui se passe ailleurs. C'est valable pour le monde de l'art contemporain comme pour celui de l'art brut. C'est ensemble que nous forgerons de nouveaux outils de compréhension. On pourrait d'ailleurs élargir le cercle à l'art premier, à l'art populaire.

Vous participez à la foire Nada à Miami Beach. Les mondes de l'art brut et de l'art contemporain peuvent-ils aisément se mélanger ?

Demandons-nous plutôt pourquoi il a fallu si longtemps pour que le monde de l'art enlève ses œillères ? Mais il est inutile de ressasser le passé, seul compte le travail qui reste à accomplir. Notre présence à Nada Miami Beach, sur invitation, montre simplement que notre projet a été entendu et que les barrières

dogmatiques tombent. Je rappelle que la galerie est également présente à Drawing Now, le salon du dessin contemporain [à Paris], depuis ses origines, et que nous avons récemment participé à (OFF) ICIELLE. C'est un mouvement naturel. Cela prouve aussi qu'il est désormais possible - je dirais même indispensable - de défendre la spécificité de l'art brut partout, et quel que soit le contexte. Les réactionnaires de tous bords voudraient que les frontières soient hermétiques tandis que les paresseux voudraient l'assimiler, le diluer, le digérer. Je réponds aux uns et aux autres qu'ils se priveraient d'un moyen d'enrichir leur réflexion, de la nourrir d'un ferment rare et précieux, l'Autre. Je suis rassuré de rencontrer quotidiennement une nouvelle génération d'historiens de l'art, de curateurs, de conservateurs qui veulent prendre en compte l'art brut dans sa particularité.

GALERIE CHRISTIAN BERST, 95 Rivington Street, New York, www.christianberst.com

JE SUIS RASSURÉ DE RENCONTRER QUOTIDIENNEMENT UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'HISTORIENS DE L'ART, DE CURATEURS, DE CONSERVATEURS QUI VEULENT PRENDRE EN COMPTE L'ART BRUT DANS SA PARTICULARITÉ.



Kunizo Matsumoto,
Sans titre (3 juin 2004),
2004, encre de Chine
sur page de calendrier.
Courtesy Galerie
Christian Berst.

